

Le Jour d'y croire est arrivé !

Jil CASTANET

Édition  *Scripta*

Jil CASTANET :

Ecrivain et Biographe

Auteur de :

JEAN DU SOLEIL

LA BIBLIOTHEQUE AUX REVES

L'AUBERGE DU CHAT-SOUCI

A L'OMBRE DU BONHEUR

LE PASSAGE ECLAIRÉ

MEMOIRE INTERDITE

Publié aux EDITIONS SCRIPTA

Après la pluie, vient le beau temps, dit-on couramment. Il suffirait d'attendre et de se montrer patient. Pourtant, le ciel est parfois si bas et si plombé qu'il paraît difficile de croire qu'il pourrait se lever bientôt. Le ciel de Jonathan n'a plus de couleur depuis trop longtemps. Il ne prend même plus la peine de lever la tête ni d'ouvrir les yeux pour chercher un coin de ciel bleu. Chaque jour ressemble à un autre, insipide, incolore, inconsistant. Mais peut-être bien qu'un coup de pouce du destin ou du hasard, selon les croyances de chacun, serait capable de balayer ce gris et cet ennui. Peut-être bien, et si c'était aujourd'hui ?

Jil CASTANET – Biographe Familial –
MONTELMAR (26-Drôme)

Jil.castanet30@orange.fr

Quand Jonathan quitte le havre de paix que constitue son petit pavillon, il sait que la journée qui l'attend ne sera pas comme les autres. La nuit a été belle, longue et reposante. Le réveil a été léger, dénué de peine et de regret. Le petit-déjeuner a été avalé avec appétit et méthode. Le choix de sa tenue lui est venu naturellement, sans perte de temps ni marque d'hésitation. Tout lui est apparu facilité, presque favorisé. Il s'est surpris même à sourire à son miroir, lui qui n'est plus sûr de rien, désormais.

D'autres fois, il aurait maugréé, juré contre ce Dieu des Hommes qui a décidé de lui tourner le dos, de le faire enrager, et de lui faire regretter d'avoir été mis au monde, puis baptisé selon les saints sacrements. Aujourd'hui, Jonathan éprouve l'envie de se montrer conciliant, presque reconnaissant envers celui qui lui fout la paix en ce jour de printemps.

« Si tu es ainsi avec moi toute la journée » se dit-il « tu ne le regretteras pas ! ». Il pensait si fort à ses mots qu'il se demanda même s'il ne les avait pas prononcés pour de vrai. « Ah » se dit-il « encore la démonstration que lorsque l'on est seul, on a besoin de parler, de se parler ». Quel meilleur

rendez-vous que vous avec vous, ce vous qui vous connaît bien, qui ne vous connaît que trop bien. Cet autre soi-même qui voudrait entendre un autre discours, mais qui doit se contenter des mêmes phrases et des mêmes pensées. Ce double qui a cessé de croire que son alter égo pourrait changer, et qui se rassure en se répétant que tout va bien, puisque rien n'a changé, puisqu'il s'est reconnu au premier coup d'œil et au premier son de sa voix.

Si la journée qui s'annonce tient toutes ses promesses, il fera le premier pas vers ce Dieu tout puissant qu'il n'a pas dans sa poche : il allumera un cierge dans la Chapelle Bénédictine ou encore mieux, il sera présent à l'office de ce dimanche.

Mais, qu'est-ce qu'il fait que Jonathan est persuadé que ce jour nouveau va le transformer : son sixième sens, celui qui nous guide quand notre boussole interne semble désorientée ? L'horoscope du jour que son poste de radio, toujours allumé sur les mêmes ondes, lui répète à heures fixes tous les matins ? Ou bien, sont-ce les paroles qu'une extralucide, qu'une voyante bon marché lui a rentrées dans la tête ?

« Votre heure approche Jonathan, lui avait-elle lancé avant de le raccompagner, mais vous ne devrez pas la laisser passer » il se souvient de ses sermons martelées comme des vérités « Vous saurez, le moment venu, que les conditions sont remplies, désormais, pour tout bousculer : ce passé qui vous colle à la peau, cette poisse qui vous maintient la tête sous l'eau, cette peur qui vous bloque et qui vous empêche d'avancer ». Nous sommes le trois mai : Jonathan a lu quelque part que le chiffre trois était rempli de symboles, que la vie toute entière se résumait à ce petit nombre. La sainte trinité, les rois mages, et même les trois petits cochons !

Combien de fois a-t-il lu qu'il faut écouter sa voix intérieure, cette petite voix qui vous dit « aies confiance, tout va bien se passer, regardes en toi, tu détiens la réponse à la question que tu te poses depuis toujours ». Il semble habité par cette confiance, aujourd'hui. Ce n'était pas le cas, hier, et ce ne sera peut-être plus le cas à partir de demain.

Confiant, il l'est, mais il aimerait être conforté dans son impression. Ce n'est pas en restant chez lui qu'il va pouvoir savoir, qu'il va pouvoir progresser

dans son idée que tout peut changer, que tout va changer.

Alors, il sort, sans plus attendre, sans plus réfléchir, sans prendre d'autre précaution que de tirer sa porte derrière lui, et que de vérifier que sa montre est bien à son poignet.

« La journée m'appartient » se dit-il « je n'ai rien d'autre à faire que de suivre mon instinct, que de me laisser aller, que de regarder autour de moi et de faire les meilleurs choix ». Car la vie est une somme de choix, une succession de choix, un labyrinthe de choix.

Jonathan a tout son temps depuis bientôt un an, depuis qu'il a perdu son emploi : un an qu'il ne fait plus rien, qu'il n'est plus rien aux yeux de la société, rien sinon un parasite, un tourneur en rond, un oisif qui respire, pourtant, le même air que les autres, qui boit la même eau que les autres, et qui se chauffe au même soleil que les autres. Il était transporteur pour une imprimerie – papèterie : il livrait des rouleaux de papiers à des grossistes ou bien des tonnes d'ouvrages à des libraires. Mais, aujourd'hui, les gens ne lisent plus

comme avant, ils ne s'encombrent plus de livres-papier, ils sont pour le tout numérique. Il a donc été licencié économiquement, comme l'on dit dans les milieux autorisés, car nous vivons un monde dans lequel les mots d'ordre sont « économie, restriction, rigueur, austérité » : que des mots qui font regretter d'avoir grandi et de devoir s'assumer !

Au tout début de son célibat professionnel, il avait cru que ce ne serait qu'une passade, qu'un feu de mauvaise paille, qu'une farce destinée à l'obliger à prendre du repos. Mais, il s'était bien vite rendu compte qu'il s'agissait, avant tout, de prendre du recul. D'ailleurs, les belles dames du pôle pour l'emploi, déployant un large sourire, ne lui avaient-elles pas dit : « Monsieur CARRET, vous êtes à un âge où il faut savoir rebondir, exploiter d'autres facettes de votre talent caché, donner satisfaction à vos désirs de toujours ».

A 55 ans, il avait longuement mûri ces belles phrases provenant de personnes instruites et professionnelles jusqu'au bout de leurs ongles vernis, et il s'était dit que « ces dames avaient parfaitement raison : j'ai de l'expérience, je suis un

garçon sérieux et honnête, au parcours irréprochable, je suis cultivé, j'ai lu des centaines de livres, je pourrais même en écrire d'aussi bons, le critère de sénior me va comme un gant, il sera le signe de mon succès annoncé ».

Très vite, il avait dû déchanter, car les pseudos employeurs qu'on lui présentait (comprendre : chez lesquels on l'envoyait se faire retoquer) n'avaient qu'une question en tête « quel âge avez-vous Monsieur CARRET ? Ah oui, effectivement, quand même, on ne vous les donnerait pas, vous les portez bien, mais l'ennui, c'est que vous les portez tout de même, c'est écrit sur vos papiers ». Il n'avait même pas eu droit à quelque chose comme « que savez-vous faire ou bien à quoi aspirez-vous, ou encore, de quelles compétences disposez-vous ? ». Non, c'était plus basique que cela, tout juste si on ne lui avait pas demandé « vous êtes déjà mort ou encore vivant ? Quelle est votre espérance de vie ? ».

Alors, ces savantes conseillères pour personnes désœuvrées, en quête d'une éventuelle occupation rémunérée, destinée à vivre au présent en souvenir du passé, lui avaient suggéré le remède miracle, la

potion magique : « vous devez suivre une formation ! ». Ah, d'accord, il n'y avait pas songé, mais de quelle formation s'agissait-il ?

« Voyons voir ce que nous avons actuellement sur le feu : cariste, nous avons encore trois places dans le cours du vendredi ; ou bien aide à domicile, ça c'est bien aide à domicile ! ». Et cela consiste en quoi ? « A tout, à tout faire, cela ouvre de larges perspectives ». Oui, je vois, un sénior au service de plus grands séniors : ainsi, je serais préparé à devenir un vieux sénior après avoir été un sénior débutant !

« Sinon, Monsieur CARRET, nous avons une autre piste pour vous : suivre un bilan de compétences pour vous permettre de cerner votre personnalité et donc d'en déduire votre nouveau projet ». Oui, c'est bien un bilan de compétences, cela résonne bien à l'oreille, cela fait sérieux, cela fait professionnel !

« Oui, mais il y a un petit hic : un bilan de compétences, cela va chercher dans les 1200 euros ! Nous n'avons plus cet argent dans les caisses, il faudra patienter jusqu'à l'année

prochaine : avez-vous le temps d'attendre Monsieur CARRET ? ».

Cependant, la chef de ces belles têtes pensantes, forcément moins belle, mais forcément plus intelligente, ralluma la flamme de l'espoir : « nous allons vous inscrire, Monsieur CARRET, pour le cas où une personne se désisterait ». Cette phrase, à elle-seule, venait de tout changer, et la suite prouva que ne pouvait être chef qui voulait !

Jonathan fut ainsi le détenteur d'un billet de consolation qui lui ouvrait les portes d'un institut spécialisé dans les bilans de compétences. Il allait voir ce qu'il allait voir : on allait tout lui dévoiler, ce pour quoi il était fait, ses qualités naturelles et ses qualités acquises au cours de toutes ces années, il allait enfin savoir ce pourquoi il était fait.

Il aurait pu être un bon avocat, capable de défendre la cause des plus humbles, mais il ne connaissait rien au Droit ! Il aurait pu devenir un psychologue du travail, mais il lui fallait détenir un master (soit cinq ans d'études au-delà du baccalauréat), il aurait pu tout aussi bien s'occuper

de la petite enfance, mais il était un homme, et cet handicap physiologique paraissait insurmontable...

Que lui restait-il alors ? Les conclusions d'experts, opposables à personne, et déconseillées d'ailleurs de divulguer à quiconque, étaient inscrites en gras au bas de son dossier : « Monsieur CARRET doit rechercher sa voie dans les milieux à caractère social, comme œuvrer au sein d'une Maison pour Tous, une Maison pour la Jeunesse et la Culture, un Centre d'Aide par le Travail... ».

Jonathan n'était pas peu fier de ces conclusions-là, et fort de ces ouvertures, il avait pris son bâton de pèlerin, frappé aux portes conseillées, pris rendez-vous avec les dirigeants de ces entreprises, pour hélas constater que ce qui était vrai dans le monde de la production l'était aussi dans le monde du social ! Trop vieux, trop gros, trop typé : « non, ça c'est la pub pour une vache célèbre d'un fromage non moins célèbre ». Il avait simplement vingt ans de trop, ce qu'il déplorait. Mais, cependant, s'il avait eu dix ans de mieux, c'eût été une possibilité, une chance, celle de travailler, pardon d'œuvrer en tant que bénévole. Là, alors, son expérience et ses cheveux grisonnants auraient été perçus comme

des avantages majeurs, des qualités recherchées, un profil de tout premier plan !

Il avait fini par comprendre tout le sens de la phrase chrétienne « aides toi le ciel t'aidera ». C'est par lui-même qu'il devrait trouver un travail, un vrai, un travail digne de lui et de ses qualités tant humaines que professionnelles.

Il lui restait à exploiter trois pistes : le porte à porte, le bouche à oreille et les petites annonces. Hormis la troisième, et encore, c'est en sortant de chez lui qu'il se donnerait le plus de chances d'aboutir. C'est ce qu'il faisait en ce trois mai.

Car, si beaucoup de choses essentielles lui faisaient défaut pour pouvoir dire qu'il était un homme heureux et comblé, la principale, celle qui finissait par le rendre malade, était de ne plus avoir d'horaires, plus de planning, plus d'agenda, et pour tout dire, plus d'obligations.

Comment un homme pourrait-il, en effet, s'affirmer, nourrir des projets, évoluer, et se réaliser, sans travail, sans véritable contenance,

sans ambition, et surtout sans salaire digne de ce nom.

En quittant son « trois pièces » des années 60, son seul héritage depuis le décès de ses parents, son seul bien de valeur, il se demandait dans quel sens il allait effectuer sa sortie du mardi.

Il optait, d'abord, pour la brasserie de la Place REYMOND, un snack-bar où il avait ses habitudes, où il n'était plus un étranger sans, toutefois, pouvoir prétendre être devenu un familier. Bien qu'il ait bu, déjà, son petit-déjeuner, il commanda un croissant et un café noir. Cette commande de luxe, pour un Rmiste, l'autorisait à prendre place à l'une des petites tables carrées situées en terrasse, et à parcourir le journal à la recherche des petites annonces.

Il ne sortait jamais sans sa petite sacoche de couleur noire, quelque peu usée par les années, une sacoche tenue en bandoulière et qui semblait contenir tout son savoir : un calepin rempli de notes, de dates, de numéros de téléphone, de noms d'inconnus (ses patrons de demain peut-être) et d'observations faites ici et là. C'est sur ce carnet,

qui n'avait d'intime que les initiales de son nom « J.C », qu'il relevait patiemment les coordonnées prises dans les pages de l'espoir. « Recherche apprenti boucher – Cherche un mécanicien confirmé – Restaurant Traditionnel cherche Cuisinier de métier : cinq ans d'expériences exigés... ».

En ce jour de mai, les annonces étaient rares mais non dépourvues d'intérêt :

« Journal local recherche collaborateur pour petits reportages et articles sur la vie courante dans la Commune de L'ESCAMPE SUR RHÔNE et de ses alentours -écrire au numéro 26200 qui transmettra ».

« Grandes Surfaces en Zone Commerciale PORTE SUD recherche gardien de jour et de nuit – contact : Monsieur LANCELOT 06.06.06.99... ».

Le patron du bar, portant le café noir, entama la conversation : « Alors, Monsieur Jonathan, vous avez vu quelque chose d'intéressant ce matin ? ».

-J'espère ROLAND, j'espère. J'ai tellement besoin d'exister, de me sentir utile, de me lever chaque

matin avec un but bien précis que je prendrais n'importe quoi !

« N'importe quoi ? Non, mais quelque chose qui vous inspire, qui vous donne envie, que vous sentez dans vos cordes ! ».

-Vous avez raison, Roland, je ne dois surtout pas prendre un travail pour lequel je n'aurais aucune affinité, que je rejoindrais tous les matins la peur au ventre ou en marchant à reculons !

Roland se voulait être un homme de bon conseil, et c'est bien ainsi que Jonathan le percevait. Et que dire du bon vieux Lucien, Lulu pour les intimes. C'était un ancien viticulteur qui s'était résolu à céder son exploitation, voici trois ans, lorsqu'il avait connu ses premiers véritables soucis de santé. Des attaques répétées l'avaient contraint à ralentir la cadence, et au final, ce joyeux agriculteur avait dû jeter l'éponge.

C'était un homme doux et calme, qui portait à merveille ses 78 printemps, et qui avait pris Jonathan en grande estime. Malgré son état de retraité, il continuait à parcourir les vignobles, à

toucher les feuilles de vignes de son doigté, à goûter un grain de raisin de-ci de-là pour connaître sa maturité ou pour vérifier son acidité, à tailler quelques sarments de souches, le moment venu, ou à rejoindre la colle, cette équipe de vendangeurs qui, trois semaines durant, arpentait les différentes parcelles, usant tantôt du sécateur, vidant tantôt leurs seaux dans la remorque attenante au tracteur, la fameuse « pastière » ou grim pant dans la remorque pour y tasser les grappes et enlever le surplus de feuilles de vignes.

La vigne, cela avait été toute sa vie, alors, ne plus s'approcher d'un tracteur, ne plus aller saluer ses amis de la cave coopérative, ne plus sortir de sa poche son canif pour venir en aide à celui ou à celle qui avait décroché du groupe, à force de courbatures ou de doigts tailladés par la serpette, il ne pouvait s'y résoudre.

Chez Roland, c'était une autre manière pour lui de goûter au bon vin, de faire revivre ses vieux souvenirs, et de rester à l'écoute des plus jeunes que lui, de ceux qui étaient encore preneurs de ses bons conseils, de ses encouragements gratuits et

sans arrières pensées, de ses bons mots destinés à rassurer ou à relativiser.

Jonathan s'était senti attiré par cet homme de la terre que, familièrement, les piliers de bar avaient surnommé le sage. Il s'était senti compris dans sa solitude, compris dans son incertitude, et généralement, il ressortait plus fort de son passage au bar que lorsqu'il y était entré.

Sans lui demander son autorisation, Lucien prenait place à la petite table de terrasse où s'était installé Jonathan, et il trouvait toujours les mots pour s'immiscer dans l'atmosphère confinée de Jonathan, sans jamais sembler violer l'intimité de celui qui se recueillait devant les petites annonces comme on se recueille au-dessus d'un chapelet.

Avec la douceur qui le caractérisait, il posait sa main sur l'épaule de celui qui aurait pu être son fils, et il commençait à le réconforter comme s'il avait pu entendre en son for intérieur, la nostalgie, le vague à l'âme ou la souffrance silencieuse de son protégé.